



---

Odile Gannier et Cécile Picquoin, *Journal de bord d'Étienne Marchand. Le voyage du Solide autour du monde (1790-1792)*

Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, Paris, 2005

Gilles Bounoure

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/jso/1052>

DOI : 10.4000/jso.1052

ISSN : 1760-7256

**Éditeur**

Société des océanistes

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 décembre 2007

Pagination : 334-336

ISBN : 978-2-85430-010-9

ISSN : 0300-953x

**Référence électronique**

Gilles Bounoure, « Odile Gannier et Cécile Picquoin, *Journal de bord d'Étienne Marchand. Le voyage du Solide autour du monde (1790-1792)* », *Journal de la Société des Océanistes* [En ligne], 125 | Année 2007-2, mis en ligne le 23 avril 2008, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/jso/1052> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/jso.1052>

---

30), avant de disserter sur la parenté et l'organisation sociale de la région Hoot ma Whaap (chapitre 2, pp. 31-41), en insistant sur les généalogies et itinéraires des deux principales chefferies de Hienghène et leurs alliances, mais aussi celles des « gens du commun ». La présentation du rôle de l'adoption dans les stratégies politiques et économiques constitue le troisième chapitre de cette première partie (pp. 43-49). La deuxième partie (pp. 53-111) est centrée sur la monnaie traditionnelle de Hienghène *thewe men jila*, littéralement « monnaie et richesse ». L'auteur nous montre là comment, au-delà de sa réalité matérielle, la monnaie kanak « est avant tout un objet symbolique, social et économique » (p. 53) :

« Pour comprendre son fonctionnement et le rôle qu'elle joue dans la société kanak, on doit la considérer comme un objet au cœur même de la "coutume". Elle est l'expression et le support des échanges sociaux. Elle est le conservatoire de la coutume d'hier, d'aujourd'hui et de demain » (p. 53)

Par ces deux chapitres, l'auteur nous dit tout de la monnaie traditionnelle, depuis sa fabrication, son utilisation, sa valeur symbolique et/ou monétaire jusqu'à la façon dont elle entre dans les échanges (chapitre 4, pp. 53-82), puis le chapitre 5 revient plus précisément sur la notion de richesse traditionnelle *naamum*, son accumulation comme sa redistribution et sur la façon de décompter et mesurer la monnaie, tout en insistant sur les cérémonies (de deuil ou de mariage notamment) dans lesquelles les monnaies circulent (pp. 83-111). Il nous présente notamment les échanges ayant eu lieu pour deux cérémonies de mariages en septembre 1987 sur la Grande Terre, la première d'un couple de Lifou à Païta, la seconde d'un couple de Hienghène, en insistant bien sur les différences en la matière entre les îles Loyauté et la Grande Terre en général.

Enfin, la troisième partie axée sur les gestes de la coutume, entendue comme l'organisation sociale kanak, nous présente d'abord le chemin coutumier (chapitre 6, pp. 115-119), puis l'offrande de monnaie qui est conçue comme un don pour recevoir (chapitre 7, pp. 121-148) et, enfin, l'utilisation contemporaine de la monnaie traditionnelle, sans oublier les monnaies actuelles souvent fabriquées en plastique en lieu et place des coquillages, os et poils de roussette traditionnels (chapitre 8, pp. 149-156).

L'auteur, à travers ces pages, nous permet de réfléchir sur la pertinence encore actuelle des dons et contre-dons dans la région de Hienghène, dans une perspective évolutionniste, en tenant compte des modifications introduites dans ces rituels par l'introduction des billets et des produits manufacturés tels que riz et étoffes qui complètent ou remplacent selon les cas ignames et jupes de fibres.

Il nous faut souligner la belle facture de l'édition<sup>1</sup>, avec une jolie mise en page et des illustrations de qualité où se mêlent des éléments de tradition orale recueillis par l'auteur ou par d'autres chercheurs ayant travaillé sur la région et les langues de Hienghène

(notamment Françoise Ozanne-Rivierre et Patrice Godin) et les données des propres enquêtes de l'auteur. Tout au long de l'ouvrage, si les références à d'autres auteurs de renom ayant travaillé ailleurs dans le Pacifique ne manquent pas, on peut regretter le peu de comparatisme avec la littérature ethnologique sur les autres aires linguistiques et culturelles kanak. De nombreux tableaux, croquis et schémas, comme le rendu de la gestuelle, permettent au lecteur de visualiser concrètement ce dont il est question, sans oublier les planches photos qui complètent bien son ethnographie de qualité.

Un ouvrage donc que l'on ne peut que recommander à toute personne s'intéressant à la Nouvelle-Calédonie, à l'anthropologie économique, à l'identité kanak et à son actualité.

Isabelle LEBLIC,  
CNRS – LACITO, Villejuif

*Journal de bord d'Étienne Marchand. Le voyage du Solide autour du monde (1790-1792)*, 2005. Édition établie et présentée par Odile Gannier et Cécile Picquoin, Paris, éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, CTHS Géographie 3, 2 volumes, 600 p. et 220 p., annexes, lexiques, index, bibliographie, illustrations noir et blanc dans le premier volume.

Au moment où l'administrateur Dominique Cadilhac, dans son introduction (p. vii) aux *Souvenirs des îles Marquises* de Testard de Marans, déplorait que ce livre ne soit pas accompagné d'une édition du journal d'Étienne Marchand, les éditions du CTHS annonçaient déjà la publication de ce document considérable, dont la parution très attendue fut ensuite retardée de plusieurs mois. On sait que Marchand, son capitaine, et le reste de l'équipage du *Solide*, navire de commerce marseillais, furent des tout premiers Occidentaux des « Lumières », après Cook et Ingraham, à rapporter des observations écrites de leur passage (12-23 juin 1791) au groupe du nord des Marquises, dont ils prirent possession au nom de Louis XVI en tant qu'« îles de la Révolution », donnant à certaines d'entre elles le nom des officiers ou des armateurs de leur bâtiment : « île Marchand » (Ua Pou), « île Baux » (Nuku Hiva), « île Masse » (Eiao), « île Chanal » (Hatutu). Ce voyage de circumnavigation était principalement connu par la publication de Claret de Fleurieu, *Voyage autour du monde, pendant les années 1790, 1791 et 1792, par Étienne Marchand, précédé d'une introduction historique...* par C. P. Claret de Fleurieu, Paris, an vi [1798] (pour le premier volume de la première édition), ouvrage d'une insigne rareté même dans ses versions anglaises.

Le comte de Fleurieu (1738-1810), ancien ministre de la marine de Louis XVI, inventeur d'une horloge marine dont il alla lui-même faire l'épreuve en mer, concepteur des plans de circumnavigation de Lapérouse et d'Entrecasteaux, et auteur d'un précédent

1. On peut toutefois regretter quelques erreurs, comme par exemple dans la reproduction du très beau texte publié par Françoise Ozanne-Rivierre sur l'origine de la monnaie kanak.

ouvrage du même genre, *Découvertes des Français dans le sud-est de la Nouvelle-Guinée*, Paris, 1790, avait eu communication des journaux de deux officiers du *Solide*, le « second second » Chanal et le chirurgien Roblet (le dernier, qu'il lut à quelques années de distance, lui inspirant une nouvelle édition de son ouvrage d'abord fondé sur le témoignage du premier). Devenu membre du conseil des Anciens en 1797, puis du conseil d'État après le 18 brumaire, il eut le loisir, selon ses propres termes, de « broder » une narration sur les « canevas » de ces deux marins, un peu comme John Hawkesworth l'avait fait à partir des journaux rapportés du premier voyage de Cook. Selon O. Gannier et C. Picquoin (p. 97), « il ne semble pas que Fleurieu ait eu accès aux notes de Marchand lui-même », telles qu'on les lit dans les deux volumes manuscrits de la Bibliothèque Municipale de Marseille, source de leur édition. Mais, comme le révèlent leur présentation (pp. 101-112) et le texte qu'elles procurent, la rédaction de Marchand emprunte bien souvent, pour les remanier et les censurer, plus rarement pour les compléter, à celles de ses deux officiers, Chanal et Roblet, telles qu'elles ont été conservées aux Archives nationales (Marine JJ 390).

Faute de les avoir examinées directement, je m'en remets à la copie effectuée aux Archives par Sabine Roblet et son père des pages laissées par leur aïeul chirurgien du *Solide*. En de nombreux passages que ne cite pas la présentation d'O. Gannier et C. Picquoin, la rédaction de Marchand néglige des détails ou en altère la portée : on lit ainsi sous sa plume, à propos des Marquisiennes (p. 281 de l'édition, 209 du premier vol., ms.) :

« Elles portent leurs cheveux longs ; j'ignore si elles se rasent toutes les parties du corps ; mais il est certain qu'il y en a peu qui aient les parties naturelles garnies. Je ne sais pas non plus si elles mangent avec les hommes et, conséquemment, le rang qu'elles tiennent dans la société. On peut cependant présumer qu'elles y sont regardées comme chez tous les autres peuples sauvages, c'est-à-dire à peu près comme des esclaves. »

Roblet avait écrit quant à lui :

« Elles portent leurs cheveux sur toute leur longueur, j'ignore si elles se rasent toutes les parties de leur corps, mais il est certain qu'il y en a peu dont les parties naturelles soient garnies. Je ne sais pas non plus si elles mangent avec les hommes et conséquemment le rang qu'elles tiennent dans la société, mais si j'en ai vu maltraitées avec brutalité même à coup de bâton, plusieurs de nos gens en ont vu battre des hommes pour les avoir fait partir avant même de leur avoir laissé éprouver l'effet de leurs charmes. »

Marchand se livre parfois à des ajouts moins « idéologiques » ou catégoriques, et susceptibles d'investigations plus intéressantes. Quand Roblet écrit :

« Le plus grand nombre de ceux que nous avons vus portent pendus au col un petit ornement de pierre polie de forme conique et une espèce de chapelet fait avec des gousses d'un

fruit de la forme de l'ananas mais que je ne leur ai pas vu manger »

son supérieur décrit (pp. 282-283 de l'éd., 210 du ms.) :

« un petit ornement de pierre *blanche* polie », et parle des « gousses *rouges* d'un fruit de la forme de l'ananas, que je leur ai vu quelquefois sucer et que je trouvai d'une douceur fade. »

Mais tire-t-il ces précisions de son cru, des notations de Chanal ou de celles d'un autre diariste, rien ne permet de le savoir ou de le présumer d'après ce livre. En somme, au moins pour les passages relatifs aux îles Marquises, qui intéressent directement les océanistes, il serait précieux de prolonger en édition synoptique complète de toutes les versions conservées de ce voyage les comparaisons un peu rapides où les éditrices cherchent essentiellement à mettre en évidence une « rédaction à plusieurs mains », avec un fréquent « exercice de la copie ». À côté de celles de Marchand, de Chanal et de Roblet, des extraits ont été publiés du journal du deuxième lieutenant, Infernet, manuscrit de 372 pages dont la trace a disparu en 1983, et les éditrices (pp. 95-96) ont certainement raison de supposer que le second capitaine, Masse, avait aussi tenu le sien. Dans un autre domaine, j'avais relevé la mise aux enchères du tableau arrière du *Solide*, pièce de bois de 2,7 m de large, sculptée en demi-relief au nom du navire encadré de rinceaux, proposé à l'hôtel des ventes de Nantes le 26 juin 2001 (étude Couton et Veyrac). Ni mes questions ni celles de Sabine Roblet, que j'avais alertée, n'ont obtenu la moindre réponse de ces commissaires-priseurs. Ce menu fait suggère seulement qu'il reste encore nombre de recherches à faire, sinon de révélations à attendre, à propos de ce voyage de circumnavigation encore insuffisamment étudié.

Le quasi silence qui a vite entouré ce périple a probablement moins pour cause la période révolutionnaire durant laquelle il s'est déroulé et qui pouvait sans doute détourner les regards vers des enjeux plus graves et plus proches, que le caractère nettement privé de l'entreprise, surtout vouée à la recherche de nouvelles « filières » commerciales dans le Pacifique, même s'il n'est pas exclu que Marchand ait eu aussi « des instructions secrètes pour une mission de renseignement » (p. 13). L'expédition d'Entrecasteaux, exactement contemporaine, obtint au contraire une notoriété considérable, notamment à raison de sa nature officielle, engageant le prestige et la réputation mondiale de la marine d'État, dont les représentants les plus éminents ont très souvent marqué leur mépris pour les « marmars », comme ils désignent en leur jargon leurs collègues de la marine marchande. C'est pourquoi il est heureux qu'à défaut du défunt ministère de la Marine qui ne s'y est jamais intéressé, ce soit le CTHS, institution placée sous l'égide du ministère de l'Éducation nationale, qui soit venu réparer ce long oubli officiel en procurant la première édition<sup>2</sup> de ce précieux journal du « marmar » Étienne Marchand,

2. Cette édition très minutieusement organisée est d'une qualité fort satisfaisante dans l'ensemble, avec des annexes qui ne laissent rien ignorer des membres de l'équipage, des vitesses de navigation ou des termes de marine usités par Marchand. Cela rend d'autant plus étonnantes diverses scories, notamment une bibliographie confuse (par exemple pour Von den Steinen, t. II,

dont les initiés savaient qu'il « dormait » depuis un siècle et demi à la Bibliothèque de Marseille, tout comme le font depuis deux siècles les journaux de Chanal et de Roblet aux Archives Nationales.

Gilles BOUNOURE

JOHN NICOL, 2006. *La vie de John Nicol, matelot*, Paris, José Corti, « Collection romantique », traduit par André Fayot, préface de Kenneth White, 248 p.

Ce court récit autobiographique a suscité nombre d'admirateurs, notamment Herman Melville, qui, non content d'en faire l'éloge dans *La Vareuse blanche*, n'a pas hésité, dans le même ouvrage, à lui emprunter discrètement des anecdotes pour « corser » son évocation de la bataille de Navarin, survenue deux ans après la mort de John Nicol (1755-1825). En dépit de cette aura et de sa notoriété auprès des lecteurs anglo-saxons, ce texte n'avait jamais été traduit en français. Comme la collection qu'elle vient augmenter, cette traduction s'adresse avant tout aux amateurs de la période et de la sensibilité romantiques, que délecteront maintes observations du genre de celle-ci :

« Lorsque le capitaine Manly monta à bord de la *Surprise* pour remettre son épée au capitaine Reeves, il avait perdu la moitié du bord de son chapeau sous la mitraille » (p. 42)

Mais les océanistes y trouveront aussi des pages qui les intéresseront :

« Nous laissâmes porter vers les îles Sandwich. La première terre que nous acostâmes fut Hawaii, l'île où le capitaine Cook fut tué. Le *King George* et la *Queen Charlotte* étaient les premiers navires à y aborder depuis ce triste événement. » (p. 83)

Sur cette escale de 1785, suivie de deux autres dans le même archipel, l'année suivante, les souvenirs rapportés en 1822 par John Nicol au « polyartiste » John Howell, qui les conserva par écrit pour les confier à l'éditeur Blackwood, manquent certainement de l'ampleur et de la fraîcheur qu'offre la relation « officielle » du même périple publiée en 1789 (William Beresford and Captain George Dixon, *A Voyage round the world, but more particularly to the North West coast of America, performed in 1785, 1786, 1787 and 1788, in the King George and Queen Charlotte, Captains Portlock and Dixon*, London, 1789). Pourtant, avec le récit

de Nichol, comme l'avait déjà relevé Melville et le souligne justement l'éditeur, « la dunette fait place à l'entrepont » où travaillait ce matelot comme tonnelier et « commis aux vivres ». On y trouvera, vus du « gaillard d'avant », certains détails trop « triviaux » pour être publiés par un officier ou un commandant de navire. Ainsi des relations établies entre les marins du *King George* et les femmes hawaïennes venues à leur bord, ou de ce voyage de « transportation » de condamnées londoniennes envoyées en 1789 en Nouvelle-Galles du Sud, à bord de la *Lady Juliana*, surnommé par une recherche récente *The Floating Brothel*. Surtout, ce livre éclaire de façon assez édifiante la « mentalité » ou la « morale » des hommes d'équipage de ce temps, et plus précisément les regards qu'ils portaient sur eux-mêmes comme sur ces inconnus qu'ils étaient parmi les premiers Européens à visiter dans les îles du Pacifique.

Gilles BOUNOURE

JEAN-MARIE GUSTAVE LE CLÉZIO, 2006. *Raga. Approche du continent invisible*, Paris, Éditions du Seuil, 140 p., bibliographie, deux ill. n. et bl.

*Raga*, brève évocation de voyage, liée (dans des circonstances que l'ouvrage ne précise pas) aux navigations océaniques entreprises par Patrice Franceschi à bord de *La Boudeuse*, n'a pas de prétention anthropologique ou scientifique, mais la vaste audience que s'est acquise J.-M. G. Le Clézio grâce à son génie de conteur, son style subtilement lisse et ses positions généreuses maintes fois réitérées en faveur de diverses populations opprimées, recommande ce livre à l'attention des océanistes. Si « Raga » est le plus connu des noms vernaculaires de Pentecôte, l'une des îles centrales du Vanuatu, le « continent invisible » désigne l'Océanie, et ce volume vient enrichir la collection « Peuples de l'eau » dirigée par Édouard Glissant et dévolue aux « peuples accessibles par seule voie d'eau », du moins avant le développement des transports aériens. Le Clézio rend du reste un hommage appuyé à ce poète, et ses dernières pages développent une sorte de « vision caraïbe » de l'archipel néo-hébridais.

Ce livre associe choses vues et choses lues. Pour ces dernières, principalement puisées chez le père Élie Tattevin, Tom Harrisson, Jean Guiart et Joël Bonnemaï-

p. 219) et incomplète de « classiques » tels que Shillibeer et Porter, que ne citent jamais les éditrices. Ces inadvertances sont encore plus visibles à propos des illustrations (assez arbitrairement) choisies pour éclairer le texte de Marchand : légendes introuvables (t. I, pp. 310, 419, 484, et 526, en fait détails de la carte reproduite de Fleurieu pp. 120-121), plus souvent imprécises, vagues ou muettes sur les sources documentaires, mal relues (planche de l'*Encyclopédie*, « Marine, bâtiment appelé Fluste », légendée « Flustre » aussi bien p. 128 que p. 330), ou encore correspondant à des images insuffisamment étudiées, telle celle de la p. 284, « M. Radiguet, 'Guerrier des Marquises', *Les derniers sauvages...*, Paris, 1860 », mauvaise reproduction « tramée » reprise d'une planche de Tilesius (magnifiquement gravée) illustrant le récit de Langsdorff du passage aux Marquises de l'expédition de Krusenstern en 1804, et plus nettement encore, p. 277, cette interprétation d'un dessin figurant dans le Journal de Marchand, « Objets probablement originaires des Marquises [parmi lesquels] peut-être un siège bas », où on repère au premier coup d'œil non pas un objet « des Marquises », moins encore un « siège », mais une coupe (!) en bois sculpté haïda, sans doute collectée lors de l'escale du *Solide* dans l'archipel des îles de la Reine Charlotte, à la fin d'août 1791. Pour cette partie du voyage, l'appareil de notes des éditrices s'avère aussi insuffisant que les cartes de Fleurieu pour suivre l'avance du navire le long de la côte nord-ouest de l'Amérique, mais il ne revient pas aux océanistes de s'en inquiéter. Tous les utilisateurs doivent être avertis de la fragilité du « dos collé » du premier volume, prompt à éclater dès qu'on prétend le lire plutôt que le feuilleter.